JAB 1000 Lausanne 9

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 20.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

34

20 février 1993
paraît six fois par an
sixième année

« Strč prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Chez nos amis les critiques littéraires

Encore une tournée, Léon?

LÉON Daudet? Une plume étincelante et féroce, un Falstaff du verbe, à en croire nos papes romands de la critique, qui regrettent un brin pourtant «la faiblesse de cette pensée politique, masquée par le brio de l'expression et l'acuité du regard» (1) . – Pensée politique : *Le Juif, comme marchand et argentier, et confiné dans ces métiers où il excelle et où il prend toutes les couleurs, même nationales, le Juif surveillé par un pouvoir aussi clairvoyant que le monarchique, serait tolérable et presque comestible. Il ne devient immangeable et odieux que quand il se mêle de politique révolutionnaire ou s'ingère en maître dans un Etat qui n'est pas le sien, pour le combattre et l'amoindrir, pour y jouer au ferment international et anarchique. Persécuter Israël serait impolitique et odieux. Lui tracer des limites de bienséance et d'action politique dont il recueillerait bien vite le bénéfice moral, serait une bonne et même une très bonne chose.* (2)

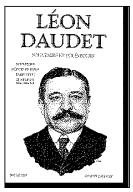
Les joyeux drilles de l'Action française lors d'un «cortège de Jeanne d'Arc» dans les années trente. Daudet était le plus gras, Maurras était le plus sourd : amusez-vous à les découvrir !

Ce que nos critiques apprécient tout particulièrement chez Daudet, c'est son art délicat du portrait. «Bien loin de trouver [dans ses souvenirs] une invective déchaînée ou une résurrection du passé, on se divertit à voir défiler un Hugo, un Gambetta, un Charcot, un Clémenceau et beaucoup de moindres seigneurs restitués avec la précision d'un entomologiste et la verve féroce d'un dompteur.» –Précision d'entomologiste : *Alfred Naquet, bossu comme dans les contes arabes, aux yeux luisants d'almée sadique, et qui tient de l'araignée et du crabe. Vous le voyez, dans un cauchemar, qui descend de guingois du plafond en contournant les rideaux du lit, et va s'abreuver au seau de toilette. La destinée m'a fait, pendant ma jeunesse, coudoyer* […] *cet être informe et velu, dont le physique n'est certainement pas autre chose que la projection du moral. De quelles conjonctions héréditaires du sabbat Alfred Naquet est-il l'aboutissant?* Certes, Daudet s'emporte parfois, mais il en faut plus pour effrayer nos critiques. «Au fond, la truculence est sa qualité première, elle rend parfois quelque humanité à ses coups de griffe, parfois très cruels par leur lucidité imparable.» –Lucidité imparable : *A un moment donné, vers une heure du matin en général, il se dégageait tout à coup de cette agglomération d'Hébreux des deux sexes, en sueur ou en chaleur, une odeur âcre et spécialement fétide. Je l'ai analysée mainte fois. On y retrouve le suint, l'huile rance, l'intestin malade et ce je ne sais quoi de fade et de sordide, de gluant et de pourri qui émane des quartiers maudits* […].

Enfin, nos critiques apprécient tout particulièrement le fameux sens de l'humour toujours présent chez Daudet. «Diderot paraît grinçant à côté du grand rire heureux de Léon Daudet, de sa manière affectueuse de dissiper les fantômes à coups de claques sur les fesses, et de sa ronde et joviale hostilité à tout ce qui est tartufferie et hypocrisie.» – Grand rire heureux : *Au temps de l'Affaire, nous avions pris l'habitude de désigner les Hébreux importants en faisant suivre le mot Juif d'une qualification définie, tirée de leur spécialité. Naquet était juif de divorce, Mendès, juif de Parnasse et de lupanar; Reinach était et est demeuré juif de concours et même de circoncours général.*

Ah là là, «sacré Léon!», comme l'écrit M. Netz…

A. C.



Léon Daudet
Souvenirs et polémiques
Laffont-Bouquins, octobre 1992, 1398 p., Frs 49.90

(1) Cf. Robert Netz et Jean-Louis Kuffer dans *24 Heures*, 24-25 octobre 1992, et, encore meilleur que les précédents, G. Joulié dans *Le Passe-Muraille*, décembre 1992. Les textes entre guillemets sont tirés des papiers de ces Messieurs, les textes en italiques sont du pur Daudet…

(2) Tout à son désir de minimiser l'antisémitisme de Daudet, Joulié cite évidemment la phrase *«Persécuter Israël…»*, en se gardant bien de reproduire celles qui précèdent…

(Annonce)

Exposition

José Crespo
Ma Suisse, photographies

Du 26 février au 27 mars
Vernissage vendredi 26 février à 18h00
jusqu'au 27 mars

à la Galerie Basta !
Petit-Rocher 4, Lausanne

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction

case postale 204
1000 Lausanne 9

Abonnement :
Frs 20.–
au CCP
10–22094–5

Prix au numéro:
Europe : 1.95 ECU
Suisse : 3.65 francs
France : 14.60 francs
Belgique : 87 francs
Canada : 2.80 dollars
Vénézuela : 169 néo-bol.
Pologne : 3 Mzlotys
Bohème : 5 kčs
Moravie : 5 kčs
Slovaquie : 5 kčs
Distr. d' Ostrava : 5 kčs

Collaborèrent à ce numéro:

Nicolas Arnaoudov
Jean-Christophe Bourquin
Alain Clavien
Eva-Fernanda Flor
Jean-Jacques Marmier
Christian Michel
Ariane Morin
Claude Pahud
Marcelle Rey-Gamay
Schüp
Cédric Suillot
Marcelin Switch
Jean-Pierre Tabin
Monique Théraulaz
Valérie Vittoz

Page 6 : résultats, du Prix du Maire de Champignac 1992

«J'ai beau chercher, je ne trouve rien qui puisse empêcher une classe sociale de se proclamer culture pour rester culture sociale de classe.»
Jérôme Deshusses, encore lui, in *Construire*, 9 décembre 1992

«La soif est une preuve de l'existence de l'eau.»
Jérôme Deshusses, toujours lui, in *Construire*, 13 janvier 1993

«Sur les 68 000 électeurs inscrits, il y 40 000 femmes. Ce qui signifie qu'il y a de plus en plus de personnes âgées et que nous ne devons pas être révolutionnaires.»
Jacques Perrin, conseiller communal radical à Lausanne, in *24 Heures*, 28 novembre 1992

«Dans un univers au sein duquel le passé, le présent et l'avenir forment le tissu d'une unité profonde, rien n'est plus important, en travaillant avec la jeunesse, que de chercher à utiliser les matériaux et les expériences du passé et du présent pour façonner avec elle le futur et pour transformer celui-ci en avenir.»
Henri Rieben, prof. honoraire, in *Supplément à la Feuille des Avis Officiels du canton de Vaud*, 4 décembre 1992

«Savoir regarder le présent en face, c'est éviter d'avoir l'avenir dans le dos.»
Marcel Sandoz, président de l'Union suisse des Paysans, in *Nouvelle revue Hebdo*, 13 novembre 1992

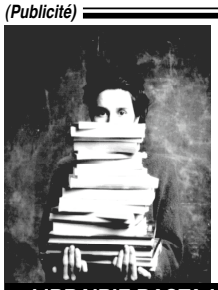
«Avant de parler de scission, passé la première stupeur, il faudra bien essayer de se séparer des boucs émissaires et des cancrelats du poujadisme en souhaitant qu'ils s'en aillent rejoindre les partisans des automobilistes et de la Lega tessinoise.

Pour ma part je persiste à croire que la tendance Blocher, pour un parti UDC absent d'humanisme, n'a rien à voir avec les idées de base du fondement même du parti et je persiste et signe en disant que les connotations politiques de l'UDC zurichoise et de la Suisse orientale n'ont rien de similaire aux nôtres.»
Jean-Louis Goël, député UDC, in *Courrier de la Broye et du Jorat*, décembre 1992

D'un lecteur de la bonne presse :
«Quand je suis entré à la Municipalité, on était 1950, maintenant on est 2538.»
Pierre-Alain Lombardi, syndic de Leysin, in *Nouvelle revue Hebdo*, 11 décembre 1992

Dénoncé par un collègue de la même rédaction :
«Le péché le plus mortel reste le meurtre.» Gilbert Salem, touché par la Grâce, in *24 Heures*, 17 novembre 1992

(Publicité)



Basta ! est une coopérative autogérée, alternative,
Basta ! est une librairie indépendante,
Basta ! est spécialisée en sciences sociales,
Basta ! est ouverte sur d'autres domaines,
Basta ! offre un service efficace et rapide.

Basta ! offre un rabais de 10% aux étudiants,
et de 5% à ses coopérateurs

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 25 52 34
Ouvertures : LU 13h30-18h30; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30; SA 10h00-17h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 9h00 à 17h00

Courrier des lecteurs

Bazoums, nibards et protestations

Messieurs !

(oui «Messieurs», car c'est à la partie mâle de la rédaction que je m'adresse en priorité) en règle générale vos galéjades m'égaient et me distraient.

Cette fois pourtant, je m'insurge tout net et je vous le fais savoir. L'article intitulé «Bazoums, nibards et Cie», sous son style faussement endimanché, m'a semblé suppurer un antiféminisme canaille, sournois et opiniâtre.

Qu'un historien, même compétent et justement réputé (je ne juge pas, je ne suis pas experte), sans doute alléché par une juteuse commande éditoriale, se fourvoie à commettre ce genre de «fatrasie», est une chose. Mais pourquoi lui offrir la caisse de résonance d'une reconnaissance publique et d'une légitimation critique ? Votre journaliste s'est abandonné aux dérives torves d'une concupiscence malsainement voyeuse ! Par souci pour votre crédibilité, je vous presse de vous montrer plus attentifs, dans l'avenir, à ne pas laisser filtrer sans examen, à travers vos colonnes, les pinceaux d'une lumière aussi glauque.

Salutations empesées.

Elodie Pahud,
de Prilly

Notre collaborateur a entendu votre appel et résolu de faire pénitence. En guise de mortification, nous lui avons imposé un bon quart d'heure d'autoflagellation expiatoire. Cela vous suffit-il ou devrions-nous lui infliger une macération prolongée en le sommant de demeurer abstème pendant trois jours et trois nuits d'affilée ? [*réd.*]

Questions de Méthode

Monsieur le Rédacteur,

Par la présente je tiens à vous faire part de mon indignation devant le traitement indigne que votre collaborateur J.-P. T (encore un pseudonyme, je parie) a réservé dans *La Distinction* n° 32 à la remarquable thèse de B. Voutat sur la question jurassienne et l'identité nationale. On voit bien que J.-P. T. ne sait pas quelle somme de travail représente une telle recherche. Un examen critique de la littérature disponible, afin d'en tirer la synthèse éclairante est indispensable à toute recherche en sciences politiques. *La Distinction* préfère en ricaner, prouvant ainsi son ignorance des critères de scientificité établis à la faculté des Sciences Sociales et Politiques de l'Université de Lausanne et adoptés par l'ensemble des politologues jurassiens séparatistes du Sud. Votre courageux anonyme est sans doute un probernois qui n'ose se déclarer. Il n'est même pas docteur je parie, alors, il aurait meilleur temps de se taire, déjà. Je ne vous salue pas.

G. Maurer,
de Moutier

Le fumet du terroir

Messieurs,

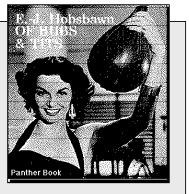
M'étant levé comme chaque samedi sur le coup de quatre heures, je partis au marché vendre mes quelques fruits et légumes. Là, un grand gaillard de mes clients m'expliqua qu'il se passerait, vers onze heures, une manifestation importante. Il s'agissait d'une élection, découlant d'un vote (encore un ?). L'heureux élu recevrait un champignac (*sic*) d'or ou d'argent, selon la teneur en bêtise de sa phrase. Me réjouissant d'applaudir quelques-uns de ces bornaclets qui se trouvent dans notre gouvernement (je parle des pouvoirs journalistiques et politiques), je quittai mon étalage.

Bref, je ne pouvais m'imaginer que ces gens-là étaient aussi poltrons. Pas un seul ne s'est présenté, tantôt en s'excusant platement ou même en ne le faisant pas du tout. C'est scandaleux ! Comment peut-on assumer l'avenir d'un pays, si l'on n'assume même pas ses dires. Me voilà donc déçu et, sans être un pamphlétaire, j'espère qu'à l'avenir Messieurs Delamuraz, Defaye, Pilet, Morel, Mme Maurer et tous leurs acolytes se montreront plus dignes.

André Rochat,
du Mont

Notre feuilleton :

Les apocryphes



Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique suivante. Dans notre dernier numéro, malgré son grand succès auprès des amateurs, l'ouvrage attribué à E.-J. Hobsbawn, *Of bubs & tits,* était une odieuse et sournoise contrefaçon.

Le vice de la forme

Une histoire de famille

DES cours d'histoire de l'art que nous avions au gymnase me reste un savoir un peu flou et certaines sensations. Notre enseignant, artiste officiel de la ville, nous montrait des diapositives, et dans le noir, occupés à bien d'autres choses, nous n'écoutions que vaguement ce qu'il racontait. Les commentaires sur les œuvres présentées étaient plutôt soporifiques et je me rappelle que la vue de Gabrielle d'Estrée dont la sœur pince le téton pour l'éternité me faisait imaginer, pucelle encore bégueule, un commentaire du style «mais lâchez-me-le, sapristi !».

Bien que j'eusse une approche essentiellement intellectuelle de la peinture, certains tableaux m'obsédaient cependant, traits persistants d'une phase anale à peine quittée –*le martyre de Saint Sébastien* de Mantegna, *le jardin des délices* de Jérôme Bosch...

Tout ces nus projetés sur le mur de la salle de dessin, démesurément agrandis, époussant les frises de stuc et les inégalités de la paroi, ne faisaient d'ailleurs pas frémir grand monde. Il est vrai qu'à l'époque de Twiggy, Rubens ou même Renoir nous semblaient bien à plaindre de devoir se taper de si grosses bobonnes.

Le temps passa, et je n'avais pas pris la peine de réajuster mon regard jusqu'à ce qu'un ami charitable me prêtât *l'Eloge de la marâtre* de *Mario Vargas Llosa*.

Les personnages principaux de ce roman érotique sont Don Rigoberto, homme obsédé par son hygiène corporelle, son fils Alfonso, garçonnet aux boucles angéliques, et Dona Lucretia, la marâtre, belle femme de quarante ans qui ne sait que mollement résister aux appels de la chair. *«"C'est toi qui as des pensées sales et scabreuses, Lucretia" murmura-t-elle en se pressant contre le matelas, sans ouvrir les yeux. Deviendrait-elle une vieille excitée, comme certaines de ses compagnes du bridge ?».*

Les fantasmes de Don Rigoberto au moment de l'amour le font chaque fois entrer dans un tableau (1) et imaginer une histoire dont le peintre aurait saisi un instant comme une photographie instantanée et indiscrète. *«C'est moi Candaule, roi de Lydie, petit pays situé entre l'Ionie et la Carie, au cœur de ce territoire que l'on appellera des siècles plus tard la Turquie. Ma plus grande fierté en mon royaume, ce ne sont pas ses monts crevassés par la sécheresse ni ses chevriers qui, lorsqu'il le faut, affrontent les envahisseurs phrygiens, éoliens ainsi que les Doriens venus d'Asie, et les taillent en pièces, et les bandes de Phéniciens, Lacédémoniens, et les nomades scythes qui viennent piller nos frontières, non, mais la croupe de Lucrèce, ma femme.»* (2)

Comme un conte pervers, le récit explore aussi les rapports ambigus qui s'installent entre Alfonsino et Dona Lucretia. Un enfant peut-il aimer vraiment la femme de son père, et le fait de la nommer marâtre ne fausse-t-il pas le jeu dès le début ? Il est évident que dès qu'il faudra trouver un coupable, c'est elle qui sera désignée.

Mais pourquoi les marâtres se font-elles donc toujours avoir en définitive ? Nous sommes tous égaux face au vice, mais chez l'homme il serait un ornement et chez la femme une tare, c'est donc elle qui doit payer pour tous.

La phrase de *Cesar Moro* que *Llosa* cite en exergue me plaît : *«Il faut porter ses vices comme un manteau royal, sans hâte. Comme une auréole qu'on ignore, dont on fait semblant de ne pas s'apercevoir. Il n'y a que les êtres à vice dont le contour ne s'estompe pas dans la boue hyaline de l'atmosphère. La beauté est un vice, merveilleux, de la forme.»* Mais elle ne semble s'appliquer qu'à la moitié du ciel.

Avouons-le tout de même, ce livre m'a fait passer de bons moments. Maintenant je comprends mieux que notre vieux professeur de dessin ait choisi le niveau académique pour nous commenter les tableaux présentés en histoire de l'art. Trop de soufre, beaucoup trop de soufre...

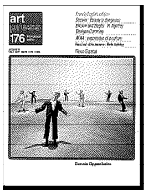
E.-F. F.

Mario Vargas Llosa
Eloge de la marâtre
Folio, septembre 1992, 211 p., Frs 9.40

(1) Les œuvres commentées sont reproduites à la fin de l'ouvrage.

(2) Page 27. Commentaire pour le tableau de Jacob Jordaens, Candaule roi de Lydie montre sa femme au premier ministre Gygès (1648).

Revues vues et lues



Art Press
N° 176, janvier 1993, 106 p., Frs 14.–

Dans *Art Press, International edition,* qui peut se lire en français et en anglais :

• Hubert Damisch, interviewé et structuraliste, explicite sa conception de la beauté. Loin d'une vision académique, la beauté tiendrait de la transgression et du dangereux. *«La beauté a un rapport avec ce qui la nie».*

• Un article de Paul Ardenne, sur Ericson & Ziegler, dont le travail artistique s'attache, s'attaque au milieu urbain. Ils scindent une propriété en élevant un muret de pierre; ils accrochent aux parties d'une villa de grands chiffres indiquant leur prix de revient respectif. Leurs buts : dévoiler les critères d'organisation sociale.

• Un papier sur les photographies de Donigan Cumming. Terrible. Cumming dévoile sans retenue aucune la déchéance physique et sociale, met en scène la solitude, la vieillesse, le handicap. Il nous montre que la douleur est la chose humaine la mieux partagée. Même dans nos sociétés à frigidaires.

Le regard nomade
Les Carnets de l'Exotisme n°10,
juillet-décembre 1992, 96 p., Frs 29.90

Mangeant une saucisse aux choux, je lis le dixième numéro des *Carnets de l'Exotisme*. Je me dis que cette nourriture étrange donnerait la nausée aux habitants des Tropiques égarés en Suisse. Qu'ils n'auraient pas de qualificatifs assez dégoûtés pour la décrire, de retour au pays.

Deux fois l'an –à l'époque des migrations ?– ces *Carnets* remettent l'exotisme au dehors du village. Destinées des premiers intrépides voyageurs, croquis de dessinateurs itinérants, textes d'écrivains fascinés par les odeurs de l'ailleurs. Qu'ils parlent des terres ou des personnes, qu'ils montrent leur image, les auteurs ont des similitudes. La curiosité bien sûr, le respect, la disponibilité, le courage de se laisser atteindre par des cultures inconnues. On l'a compris, tous ces témoignages n'ont rien de commun avec le tourisme industriel.

Choisis par l'envie du moment, quelques vers de Pierre Béarn : *«Nul bruit qu'un lent tam-tam lointain forgeant la nuit / d'un obsédant appel de fête / dont le tourment s'entête en moi et me séduit».* Et de Pessoa : *«Ah, qui sait, qui sait / Si je ne suis point déjà parti, autrefois, avant moi-même». (C. P.)*

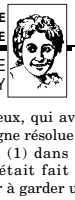
LES ÉLUS LUS (IX)

Euh...

Une des conséquences étonnantes de la votation du 6 décembre est d'avoir frustré les partisans du non (par opposition aux partisans du *nein* ou du *no*) de leur victoire.

Dans leur majorité, ces minoritaires gagnants dans un ensemble de oui majoritaires perdants eurent donc le triomphe plutôt modeste.

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY



L'un d'entre eux, qui avait fait une campagne résolue en faveur du non (1) dans un journal qui s'était fait un point d'honneur à garder une certaine neutralité et qui avait attendu le oui massif de ses lecteurs pour voler au secours de leur défaite, alla jusqu'à écrire le 9 décembre qu'*«Il eût été plus agréable aux adversaires de l'EEE de perdre la partie* (3).*»*

Hélas, l'humilité qui semble à première vue émaner de cette déclaration ne saurait être retenue: elle n'est tout simplement pas compatible avec la personnalité de l'auteur. Ce que confirme sa prétention à parler au nom de tous les adversaires. Aussi faut-il chercher ailleurs les raisons de cette curieuse réaction. Voici quelques hypothèses que les distingués lecteurs pourront s'amuser à compléter.

Il était pour mais il a fait campagne contre parce qu'il craignait que le non l'emporte.

• Lors d'une séance secrète du parti, il avait été choisi pour se faire l'avocat du diable afin d'éviter un consensus radical qui aurait paru suspect et desservi la cause.

• Il avait accepté le rôle de pâle adversaire de Delamuraz pour permettre à ce dernier de montrer la supériorité des arguments favorables.

Il était contre et il a fait campagne contre mais il pensait que le oui allait passer.

• L'article où il reconnaissait sa défaite et mettait en garde les vainqueurs contre tout triomphalisme était déjà prêt.

• Il avait parié un jéroboam de bordeaux avec le président de la Ligue vaudoise que le traité passerait.

Il n'était ni pour ni contre mais il a fait campagne contre parce qu'il était sûr que le oui gagnerait.

• Il avait soutenu son fils Martin dans sa campagne effrénée pour le non afin que l'échec fortifie le caractère de ce militaire de carrière.

• Il avait opté pour le non parce que les perdants ne sont jamais soupçonnés rétrospectivement de s'être servis des journaux seulement pour faire parler d'eux.

• Il avait exigé que son fils Olivier choisisse le oui afin que ce futur syndic de Lausanne soit du côté des vainqueurs et affiche son indépendance vis-à-vis de son ancien syndic de père.

Il était farouchement contre et il a fait une campagne acharnée contre mais il espérait intimement que le non ne passerait pas.

• Son grand âge lui a permis de se libérer enfin des contraintes d'une rationalité tyrannique.

M. R.-G.

1) Georges-André Chevallaz: «Quelle Europe?», *24 Heures*, 17.7.92; «Mais quelle Europe?», *24 Heures*, 13.10.92; «Ce traité sur l'Espace qu'on nous a dicté» (2), *24 Heures*, 11.11.92.

2) On a finalement écarté le titre «Mais enfin quelle Europe? bordel», jugé trop vif.

3) Georges-André Chevallaz: «Un scrutin qui déroute plus qu'il ne réjouit» (4), *24 Heures*, 9.12.92.

4) On a finalement écarté le titre «Euh...» jugé trop mou. Nous l'avons donc récupéré.

Dernières nouvelles de la fin du monde

Depuis son apparition, peu avant la seconde guerre mondiale, la bande dessinée d'aventure (non-humoristique, donc) a véhiculé, en bon vecteur de la culture populaire, un message simple : les forces du mal nous environnent, si nous ne le combattons pas héroïquement, notre civilisation occidentale va succomber.

Ce minimum idéologique nous a valu des tombereaux de navets et quelques chefs-d'œuvre, comme *Flash Gordon* (Alex Raymond, 1934). En Europe, c'est la guerre froide qui va engendrer les grands classiques du genre : *Blake et Mortimer*, 1946, et *Alix*, de 1948 jusqu'au *Tombeau étrusque*. Vers 1970, un contenu différent est apparu pour ces récits, en partie comme une critique, en partie comme une nouvelle mythologie : l'apocalypse est là, engendrée par la civilisation elle-même. Au héros redresseur de torts, journaliste, flic ou militaire, succède le privé désenchanté, le naïf ou le marginal, victimes souvent contemplatives de forces qui les dépassent. Les formes apparentes n'ont ici aucune importance, parler de «science-fiction» ou de «western» est ridicule, puisque ces décors peuvent illustrer aussi bien le message de la conquête et de la civilisation que celui de la déréliction et de la désillusion, voire même les contenir successivement pour les séries qui sont à cheval sur la césure signalée (*Blueberry*, 1963).

La tendance est à l'anéantissement, ça va bientôt devenir lassant comme tous les thèmes éculés. Voici deux exemples français récents –pourtant ce qui se fait de mieux dans le genre– et un contre-exemple américain.

On mélange tout

Pour Boucq et Jodorowsky, l'incarnation de la fin des temps est une dictature ceaucesquiste, avec une population lobotomisée par des appareils théologico-policiers, dans les bas-fonds de laquelle végètent des bandes de rebelles rappeurs, plus ou moins tarés et aphasiques. Au milieu de cet enfer, advient un être, tout d'innocence et de pureté, capable d'absorber balles et radiations. On retrouve ici le délire mystique du scénariste, le cinéaste Jodorowsky, qui avait déjà envahi la série de l'*Incal noir*, illustré par Mœbius. Le dessin de Boucq, visionnaire des chairs et des pustules, est comme toujours virtuose, qui parvient à sauver quelques bribes d'humour dans les angles d'un récit lourdement pontifiant. Mais les personnages restent vides, dénués de toute épaisseur, caricaturaux comme les dieux d'un panthéon inconnu et peu intéressant.

Reproche qu'on ne saurait faire à Bilal : c'est une œuvre riche en sentiments, avec des personnages (surtout les femmes, il faut bien le dire) touchants et attachants. Chez lui, l'apocalypse est dans les corps, qui se ruinent régulièrement, notamment par la terrible «maladie du ciment», sorte de pétrification des tissus. Mais elle est avant tout dans les cœurs de personnages instables, distraits et absents, que rien ne mène vraiment nulle part.

Bilal superstar

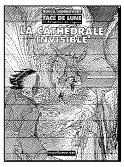
L'auteur signe la couverture pour la première fois avec son prénom, comme pour revendiquer le statut de véritable auteur. Pivot a décrété *Froid équateur* le «meilleur livre de l'année», on a vu sur un plateau de télévision Jacqueline de Romilly, vénérable représentante de la Sorbonne, toussoter quelques compliments au dessinateur d'origine yougoslave. L'ouvrage est consacré, qu'y ajouter ? Un doute peut-être… Le livre semble confus et inachevé, non pas tant par son propos, qui s'est toujours voulu obscur : le retour des dieux égyptiens dans le ciel d'un Paris fascistoïde des années 2030, mais par sa structure. Bilal a voulu ici à la fois conter une nouvelle partie de cet univers (une cité maffieuse au cœur de l'Afrique) et finir une série compliquée, manifestement commencée sans plan précis, guidée ensuite par l'humour et l'humeur. 56 pages, c'est finalement peu pour conclure ces nombreux vagabondages, tout en réglant les destins d'une dizaine d'humains et d'autant de dieux immortels. En plus, si le dessin est soigné –quoique le nombre de cases se multiplie dans les dernières pages–, le lettrage est par contre repoussant.

La fin du monde a déjà eu lieu

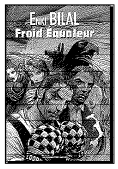
Et puis d'abord pourquoi se casser à imaginer la fin du monde dans un futur plus ou moins improbable, puisqu'elle a déjà eu lieu –la fin d'*un* monde au moins– il y a cinquante ans ? C'est la réflexion qui vient à l'esprit à la lecture de *Maus*, ou l'extermination des Juifs européens racontée par un survivant à son fils graphiste new-yorkais. On pouvait craindre le pire de la mise en bandes dessinées d'un thème aussi délicat, mais le résultat est là, en partie dû à l'implication personnelle de l'auteur qui nous fait assister en quelque sorte en direct à sa propre psychanalyse (seule la mort de son père lui a permis apparemment de terminer l'ouvrage). Tout le monde a parlé de ce livre, on n'ajoutera donc rien ici au vacarme d'éloges qui l'entoure. Juste une précision : l'idée graphique de base qui consiste à représenter les nationalités sous forme d'animaux (Allemands-chats, Polonais-cochons, Américains-chiens, etc…) n'est pas une nouveauté. Tex Avery, dans *The Blitz Wolf* (1942), ou Calvo, dans *La bête est morte* (paru en août 1944), l'utilisaient déjà. La particularité de Spiegelman consiste à mettre à part les Juifs, partout et en tout temps : Polonais d'avant-guerre ou Américains d'aujourd'hui, ils sont représentés comme des souris. L'auteur explique lui-même que son épouse, française d'origine, devrait être représentée comme une grenouille, mais que sa conversion au judaïsme lui vaut la forme d'une souris.

On peut accessoirement retenir de ce livre l'immense décalage entre la modestie des moyens mis en œuvre (noir-blanc, cases de format timbre-poste, style graphique minimaliste) et la capacité d'émotion et de réflexion qu'il contient. Cet écart donne à penser que la bande dessinée franco-belge s'est fourvoyée dans une impasse depuis de nombreuses années, dans sa débauche d'*effets* dénués du moindre *sens*.

M. S.



Boucq & Jodorowsky
La cathédrale invisible
(Face de Lune, vol. 1)
Casterman, octobre 1992, 108 p., Frs 33.40



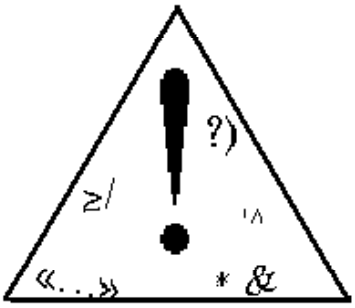
Enki Bilal
Froid équateur
(Alcide Nikopol, vol. 3)
Humanoïdes Associés, septembre 1992, 56 p., Frs 27.–

Art Spiegelman
Maus
Un survivant raconte
Flammarion, 2 vol., 1987-1992, Frs 27.90 le vol.

(Publicité)

Editions du Bourg

Collection «Eclairages»
Un éditeur
à l'écoute des auteurs,
pour que vive le livre.



Sortie de livres

Daniel Lotti - Cp 82 - 1170 Aubonne - Tél. 021 808 73 66 0 - Fax 808 73 69

Les Mémoires d'un raté

A NONANTE-TROIS ans, Marcel Lévy publie son premier livre, *La Vie et moi*. Parvenu à l'automne de sa vie, il nous déclare le talent magistral avec lequel il a cultivé toute son existence l'art de la déconfiture, une déconfiture qui a valeur d'exemple. *«Puisque les hommes conçoivent toujours ce vœu relativement légitime de réussir dans la vie, j'ai eu l'idée de leur montrer par des exemples choisis tirés de l'expérience les différentes routes qu'un homme normal (moi-même en l'occurrence) a pu suivre pour parvenir en toutes choses à un insuccès total –en un mot, la vie d'un raté. Les amateurs connaîtront de la sorte sinon la voie à suivre, du moins les chemins à éviter, ce qui est d'une importance majeure.»*

Si l'on pense que rien ne contribue davantage au succès que d'avoir l'air taillé pour l'obtenir, dès les premières lignes, on le devine, Bernard-Henri et Marcel n'ont en commun que le patronyme. Du premier, il n'a hérité ni les ondulations capillaires ni les cols Robespierre. *«L'élégance me fait défaut à un degré inconcevable.»* avoue-t-il d'emblée. Mais l'erreur première, la source même de cette vie d'insuccès qui parfois lui monte un peu à la tête, se situe à la naissance : *«Naître n'est que la première étape d'une longue série noire. On commence en se laissant enfanter; puis on se fait nourrir, instruire, éduquer, et l'on devient ainsi, petit à petit, la proie des hommes, des femmes et des événements.»* Si tel est le cas, on se surprend à penser qu'il y a dans la réussite quelque chose d'inconvenant, de prétentieux puisque dès la naissance nous sommes *«en service commandé»*. Reste le travail, *«seul moyen connu à ce jour de lutter efficacement contre l'ennui d'être au monde»*, restent la littérature et le doux compagnonnage des moralistes du XVIIIe pour mettre un semblant de baume sur ses infortunes.

"Raillons donc, pour ne pas dérailler"

Enfant prodige, il sauta plusieurs classes, fit déjà l'apprentissage de la solitude et eut très tôt l'impression de ne jamais être au bon endroit au bon moment, impression qui ne fit que s'accentuer au fil des années. *«J'avais été jeune à une époque où l'on n'estimait que les vieux, et j'accédais à la vieillesse à l'heure où les jeunes s'emparaient du gouvernail.»* Qu'on ne l'accuse pas pour autant de pédophobie, c'est l'ensemble de ses contemporains qui le déconcerte. Il y a, chez les artistes notamment, une *«pléthore de génialité»* qui l'incite à davantage fréquenter les bouquinistes que les libraires. *«Avec les auteurs anciens, il y a toujours moyen de s'entendre. Ils ne furent pas si prolifiques, et ils ont le grand avantage d'être morts.»* De plus, *«pour les livres, comme pour les femmes, la valeur du pucelage est un peu surfaite. Je n'éprouve pas une jalousie d'eunuque en pensant qu'un autre a déjà caressé cette peau de chagrin, joui du contact soyeux de ce vieux japon. Je n'ai pas l'amour jaloux et exclusif»*. Autre avantage, le bouquin d'occasion coûte moins cher et, comme on s'en doute un peu, Lévy n'a jamais été vraiment fortuné.

Vendeur de trousseaux et de robinets, il était, avoue-t-il, fait pour écrire. Après s'être posé en victime, il reconnaît que, dans ce domaine comme dans tous les autres, il est passablement coupable. Coupable d'une timidité maladive, d'une incapacité de choisir, de tenir tête aux événements, et d'un manque de volonté hors du commun. Et en amour, comme en affaires, Marcel Lévy n'a jamais été l'homme de la situation.

Pourtant, le ton n'est jamais pleurnichard. Aux lamentations, Marcel Lévy préfère le rire, un peu amer il est vrai : *«raillons donc, pour ne pas dérailler.»* Ce livre est une immense réussite et si, pour une fois, son auteur connaissait le succès, ce serait entièrement de sa faute.

"Nous devons nous imaginer que Sisyphe était heureux"

Quittons l'autobiographie pour le roman, en conservant toutefois le côté burlesque et le même questionnement. Le dernier ouvrage de Lars Gustafsson, *L'Après-midi d'un carreleur*, porte en épigraphe une citation de Sartre : *«L'histoire d'une vie quelle qu'elle soit est l'histoire d'un échec.»* Le roman est là pour nous prouver le contraire. Ouvrier retraité, Torsten Bergman va retrouver goût à la vie lorsqu'un ancien collègue lui propose du travail, au noir. Et c'est au milieu du désordre d'un immense chantier abandonné que Torsten va faire le bilan de sa vie, va mettre de l'ordre dans son existence et parvenir à cette conclusion : *«Je ne sais pas si on va me payer un jour pour mon travail, je ne sais même pas si c'est moi qui vais le finir. Et je ne sais pas pour qui je l'ai fait et si cet illustre inconnu saura l'apprécier. Peut-être que ceux qui vont venir habiter ici ne vont pas aimer la couleur. Peut-être qu'ils auraient préféré avoir des petits carreaux, comme ça se faisait dans les années cinquante. Mais en tous cas, moi, j'ai réalisé quelque chose, dans ce monde.»*

Et si le bonheur, c'était aussi se dérober à l'obligation de réussir. Et si l'erreur n'était pas somme toute la garantie de notre condition humaine. Il y a entre ces deux ouvrages une parenté certaine et un égal plaisir de lecture.

M. T.

Marcel Lévy
La Vie et moi
Phébus, octobre 1992, 212 p., Frs 39.30
Lars Gustafsson
L'Après-midi d'un carreleur
Presses de la Renaissance, 129 p., Frs 29.70

Ecrire “Juif” ou “juif” ?

PIERRE Birnbaum, que beaucoup connaissent surtout comme politologue, propose aujourd'hui, après son *Histoire politique des Juifs de France*, une *Histoire politique des Juifs d'Etat, de Gambetta à Vichy*. Le propos est presque le même, mais aborde cette fois-ci la IIIe République. Il s'agit d'examiner les positions de pouvoir atteintes dans différents domaines, la banque, la haute administration, la politique ou la justice, par les juifs français.

Mais, dès ces lignes écrites, je me trouve confronté à un problème. Dois-je écrire Juifs, avec une capitale, ou plutôt juifs, avec une minuscule. Birnbaum a choisi : il parle des Juifs avec un grand J. La distinction n'est pas que formelle. Utiliser la minuscule signale que l'on considère les juifs comme les protestants, les catholiques ou les bouddhistes. La majuscule les met sur le même pied que les Allemands, les Suisses, les Turcs ou les Zoulous : ils représentent une nation, dont la définition reste à élaborer, en dehors d'une éventuelle pratique religieuse commune.

Comment parler des Juifs dans la République ? Sont-ils un « peuple » dès 1878 ou sont-ils simplement une minorité religieuse, semblable aux protestants (et également haïs par l'extrême-droite) ? Birnbaum a opté pour le peuple Juif et la manière dont il est traité lorsqu'il s'approche du pouvoir. Ainsi, il relève les notes dans les dossiers de préfets, qui signalent que, malgré qu'il est Juif, tel ou tel a fait du bon travail dans son département.

Mais l'usage de la minuscule ou de la majuscule détermine ici l'interprétation. Avec une majuscule, la remarque est antisémite. Avec une minuscule, elle s'entend mieux, surtout si ledit préfet se trouve dans un département très catholique, dans la France de l'Ouest par exemple. Le travail préfectoral y est aussi difficile pour un juif que pour un protestant, car la République se veut laïque et ses représentants, quelle que soit leur identité religieuse, sont en butte à l'hostilité des populations. Dans un tel contexte, la note marginale perd de son agressivité raciste.

Une Troisième antisémite ?

Birnbaum effectue un patient relevé de ces gloses administratives, qu'il juge discriminantes. Assemblées, elles tracent les contours d'une Troisième république presque antisémite, grosse de Vichy et de ses infâmes lois raciales. Je trouve difficile de le suivre sur ce terrain.

La Troisième est d'abord un régime laïc, qui refuse les différenciations entre protestants, juifs et catholiques (qui va même jusqu'à pratiquer une discrimination inverse face aux catholiques trop pratiquants). Mais je raisonne ici en fonction des juifs à minuscule et non du Peuple Juif. Celui-ci est bien dénoncé, mais par les ennemis de la République. Que les antisémites aient eu pignon sur rue entre 1878 et 1939 en France, personne ne le disputera. Qu'ils aient formé une «majorité vocale», par la voie d'une presse aussi abjecte qu'agressive, qui en douterait ? Mais faire de la Troisième République un régime antisémite me semble exagéré.

L'antisémitisme que Birnbaum veut lire dans les dossiers personnels des préfets juifs ne peut se comparer avec les *Berufsverbote*, tout à fait officielles, qui frappent les juifs en Prusse et en Hongrie (sans parler de la Pologne et de la Russie, dont les jeunes juifs, frappés d'un *numerus clausus* absolu, peuplent les universités françaises et suisses).

Adolphe Willette, «candidat antisémite» à la députation, près de dix ans avant l'Affaire Dreyfus

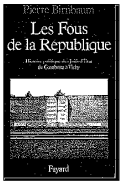
Question de méthode

Revenons sur la méthodologie qui forme la base de cet ouvrage. Birnbaum repère des personnages de religion juive (pratiquants ou non), impliqués dans le fonctionnement politique ou économique de la République. Il examine leur situation, en tant que groupe social, celui des «Juifs d'Etat», dans la France d'avant-guerre. A mon sens, une telle démarche est hasardeuse et il me semble qu'elle se fonde sur un anachronisme psychologique et sur un paradoxe.

Les nazis et le régime de Vichy ont décidé, après Drumont et d'autres, que les personnes de religion juive formaient un «peuple» et ont utilisé cette définition comme base de la *Shoah*. Celle-ci a déterminé une fois pour toutes des solidarités juives qui n'existaient pas avant-guerre : les juifs français n'appréciaient pas beaucoup l'arrivée de leurs coreligionnaires de Pologne. En ce sens, le peuple Juif existe bel et bien, aujourd'hui, à cause de ses persécuteurs et la culpabilité européenne face au massacre a permis la naissance de l'Etat d'Israël. L'anachronisme psychologique est de plaquer cette définition, historiquement déterminée, sur une période historique antérieure à la Seconde guerre mondiale. La légitimité scientifique d'une telle démarche me semble loin d'être établie. Et le paradoxe est à mon sens qu'en désignant comme Juifs des personnages qui ne se vivaient pas comme tels, et en particulier les juifs non pratiquants, on donne une victoire posthume aux nazis, à Vichy et au racisme d'Etat.

Il se trouve que Pierre Birnbaum n'est pas le seul à appliquer cette méthodologie. Les nouveaux philosophes avaient cherché Karl Marx dans Platon et les camps soviétiques dans Karl Marx, et ils avaient trouvé ce qu'ils cherchaient, sans grandes difficultés. Sans grandes difficultés, on peut lire le fascisme dans Thomas Morus et trouver l'Inquisition dans Saint Augustin. Mais l'historien doit se méfier de tels raccourcis, qui lui font abandonner le terrain de la science, pour celui du publicisme spectaculaire.

J.-C. B.



Pierre Birnbaum
Les Fous de la République
Histoire politique des Juifs d'Etat de Gambetta à Vichy
Fayard, mars 1992, 512 p.. env. Frs 62.–

(Annonce)

Exposition

Tiers Monde aux 100 visages

La vision du Tiers Monde à travers la bande dessinée

Exposition du Centre International Chrétien de Recherche, d'Information et d'Analyse de la BD, présentée par la communauté de travail des organisations de développement

du 2 au 30 avril
Vernissage le vendredi 2 avril à 18h00

à la Galerie Basta !
Petit-Rocher 4, Lausanne

Henry Rousso
Les années noires. Vivre sous l'Occupation
Découvertes Gallimard, novembre 1992, 192 p., Frs 23.80

Pour une fois, la mise en page baroque, façon biblio-clip, de cette collection ne parvient pas totalement à pulvériser le texte, à le réduire en un ectoplasme grisâtre entourant les «belles images». C'est que le texte de Rousso n'est pas une simple commande pour adolescents, rabâchée et bâclée, mais un résumé, précis et charpenté, didactique même (rappelons que cet adjectif, à peu près synonyme aujourd'hui d'ennui mortel, possède une signification positive). On y trouvera la réfutation de plusieurs idées reçues, dont nous ne citerons que quelques-unes, pour mémoire.

La «drôle de guerre» n'en fut pas une, puisque la brève bataille du printemps 1940 laissa 100 000 morts, ce qui est plus que comparable aux grandes boucheries de 14-18, et deux millions de prisonniers, ce qui reste la plus formidable prise d'otages des temps modernes.

Vichy ne fut pas un régime d'importation, mis en place par les nazis, mais une authentique créature politique française, de longue souche, parvenue au pouvoir dans des conditions bien sûr exceptionnelles. La «Révolution nationale» de Pétain procède dès lors d'une sorte de guerre civile entre deux France, poursuivie aujourd'hui par Le Pen et ses sbires.

Depuis le *Chagrin et la Pitié*, on a coutume d'imaginer quarante millions de collabos. En fait, le taux d'engagement dans la Wehrmacht fut plus fort en Belgique, en Hollande ou en Norvège qu'en France. Rousso replace à juste titre cette «légende noire» comme un moment de la mémoire de cette période, essentiellement une réaction au mythe résistant unanimiste, claironné par les gaullistes comme par les staliniens. S'il opère de subtils distinguos entre collaborationnistes, maréchalistes (adhérents à la personne) et pétainistes (adhérents aux idées), s'il signale l'évolution de l'opinion publique (critique puis abandon du pouvoir vichyste à partir de l'été 1941), l'auteur omet malheureusement d'analyser les enjeux et les luttes politiques au sein de la Résistance, suggérant même une option révolutionnaire du PCF en 1944, ce qui tient de la lubie.

L'intérêt des ouvrages sérieux, c'est souvent de contenir des chiffres : l'épuration sauvage a fait dix mille victimes (parfois des lynchages abominables, disons-le), les exécutions après jugement mille cinq cents morts, on est loin de l'holocauste de bons Français qu'il est de mode de signaler aujourd'hui avec une mine entendue. On est encore plus loin des 150 000 victimes de la répression et des persécutions nazies en France.

Bref, une mise au point utile et bien faite. Les enseignants apprécieront particulièrement les cinquante pages de «témoignages et documents» qui terminent le livre. Ces extraits de journaux intimes, classés par catégories socio-professionnelles, fourniront en effet une matière inépuisable à travaux écrits… *(C. S.)*

Il est beau son désespoir

JACQUES Rigaut est mort il y a longtemps. Pas vieux. A trente et un ans, il s'est tiré une balle dans le cœur. Dans son muscle cardiaque comme il l'appelait affectueusement. Certains trouveront cela bien triste. Lui a dû se trouver un peu comique. Il prétendait que *«...les rieurs sont toujours de l'autre côté»*. François Gaudry, qui lui rend hommage dans sa préface, n'est pas catastrophé par ce suicide : *«...ce jour-là, il n'avait probablement rien de plus intéressant à faire»*. Car Rigaut s'ennuyait ferme. Rigaut marinait dans le néant. Ne voulait appartenir à rien. Rigaut sentait la vanité de tout, ne concevait pas ce que pouvait bien être au juste Rigaut. Pas de vocation, pas d'enthousiasme surtout. Pas d'implication. Aucun projet. *«J'ai manqué être un gigolo. J'ai manqué être un débauché. Un ami parlait de mon génie; il est mort.»* Et celle-ci : *«Il n'y a rien à faire. Vous pouvez compter sur moi. Je m'en charge.»* Il y a dans son désespoir une absence de gants qui boxe nos certitudes. Il y a dans son entêtement à se gausser des simulacres qui rendent la vie supportable, une insoumission fondamentale qui ravit. Rigaut est loin de certains qui font profession de désespérance, qui ont la consternation académique. Qui deviennent centenaires. Qui étalent leur binette ravagée par les affres, sur du papier glacé. (1)

L'œuvre de Rigaut est sa vie, courte et insolente. Les textes qu'il nous laisse sont les dernières impuretés d'une existence. Il nous les abandonne. Il nous abandonne. Dernière ruade révoltée. Dernière face ? En voici une dernière miette : *«Le jour se lève, ça vous apprendra.»*

C. P.

Jacques Rigaut
Je serai un grand mort
Distance, 1990, 64 p., Frs 21.–

(1) Bonjour Cioran.

"Le journaliste est bien placé pour connaître toutes les petitesses de la vie locale, et il est mal payé pour ne pas en parler."

Entretien avec Philippe Barraud

UN Conseiller d'Etat meurtrier d'une prostituée, un syndic «épouéré» qui se «susside», un journaliste qui préfère barboter en galante compagnie dans les eaux de Lavey plutôt que dénoncer le scandale, voici les personnages de *Toute honte bue*. Le burlesque et le pouvoir sont bien rares dans les romans romands. Depuis les *Mémoires d'un carnassier* de Richard Garzarolli (Denoël, 1980), que l'on s'est empressé d'oublier, peu de choses sont sorties sur le sujet. Philippe Barraud, journaliste à *L'Hebdo* après l'avoir été à la *Gazette*, s'essaie à ce genre honteux. L'auteur a bien voulu subir la venue de deux représentants de notre rubrique «lettres vaudoises».

Johannes Robert Schürch, *Danse avec la mort*, 1930

Comment fait-on un livre ?

Avez-vous, comme Boris Vian, rédigé ce livre pendant vos heures de bureau ?

Non (*très fort*). Pas une ligne. J'ai bien sûr pu y réfléchir pendant les heures de bureau : on ne fait pas que frapper sur un clavier. J'écris mentalement d'abord, puis je tape chez moi le soir en principe. Pour ce qui est de la phase de conception, j'ai passé quand même dix ans à suivre les séances du Grand Conseil, et là j'aime autant vous dire qu'on a le temps de penser à autre chose et d'observer les gens.

Les scènes érotiques se succèdent à un intervalle de 12 à 26 pages (p. 16, 42, 54, 68). Est-ce une exigence commerciale de l'éditeur pour maintenir le rythme de lecture ?

L'éditeur n'a eu aucune exigence, ça m'a étonné d'ailleurs. J'en attendais pourtant un minimum. L'espacement de ces scènes doit correspondre à un cycle personnel.

Pourquoi avez-vous choisi l'Age d'Homme pour éditeur ? Est-ce parce que vous avez une grand-mère serbe ?

(*Petit rire retenu*) Non, au moment où j'ai remis mon manuscrit, en décembre 1990, le choix était innocent. C'est un ami, certes proche de la maison, qui m'a suggéré cet éditeur, et je n'avais pas d'*a priori*. C'est vraiment sans dimension politique, et je n'ai pas de grand-mère serbe.

Vous avez manifestement effectué vous-même la saisie du manuscrit sur un traitement de texte. Pourquoi refusez-vous de faire la différence entre le tiret et le trait d'union ?

(*Bouche ouverte quelques secondes*) Vous avez raison, c'est un point sur lequel on a attiré mon attention. J'avais cru avoir corrigé. C'est dommage que le correcteur –je ne suis pas certain qu'il y en eût un– ne l'ait pas vu. Sans vouloir accabler mon éditeur, il y a une autre bourde, qui m'a attristé profondément. J'avais choisi pour la couverture une superbe *Danse avec la mort*, un lavis très enlevé de Johannes Schürch, dans un catalogue : ils ont pris l'image qui est au verso.

Quel a été le tirage?

Je ne sais pas. On ne m'a pas dit. En principe 1500 exemplaires, je crois savoir. Mais j'espère une deuxième édition, pour corriger la couverture.

Le compte rendu de votre livre dans *L'Hebdo* a-t-il été rédigé par vous-même sous un pseudonyme ?

(*Soupir*) J'aurais bien voulu, mais on ne m'a pas laissé. Mon collègue s'en est bien sorti.

Ce roman est-il destiné aux vieux libéraux, aux gauchistes recyclés –pour communier dans la haine des radicaux– ou aux jeunes générations –pour permettre leur édification ?

Il est plutôt fait pour les gauchistes recyclés et les jeunes générations, sans grand espoir en ce qui concerne ces dernières, parce qu'elles lisent peu. Modestement, je dois reconnaître que le sujet ne les concerne guère, ce n'est pas du Philippe Djian, pas un roman-mode. Il y a un aspect terroir, que je revendique et qui fait que les ventes à l'étranger vont rester faibles. Je n'ai pas écrit pour vendre, mais pour me faire plaisir : le but est atteint, en outre je n'ai pas fait perdre de sous à mon éditeur jusqu'à maintenant.

Le roman débute un lundi 28 novembre, le dernier remonte à 1988 et le prochain sera en 1994. Alors quand ?

En 1988. C'est le moment où je l'ai écrit, il y a toujours session ordinaire du Grand Conseil les lundi, mardi et mercredi.

A un moment le journaliste reconstruit des scènes auxquelles il n'a pas assisté, et donne des informations que le témoin ne peut avoir remarquées. Comment est-ce possible ?

Mmoui, c'est une ellipse audacieuse. En fait, la critique la plus pointue qu'on m'a faite, c'est quelqu'un de la campagne qui m'a demandé si on peut vraiment se pendre avec une corde à char. C'était la faille, et ça m'a secoué.

"Une pure œuvre de fiction, même si je suis journaliste."

Passons à vos personnages. Une des maîtresses du «héros» enseigne au collège des Bergières et pas au Belvédère, est-ce une allusion politique ?

J'ai personnellement fréquenté le Belvédère, je ne voulais pas mettre en cause son directeur.

Une scène d'érotisme torride se déroule à l'établissement thermal de Lavey. Qu'est-ce que vous avez contre les célèbres bains d'Yverdon ?

En réalité, je fréquente plus souvent les Bains d'Yverdon que ceux de Lavey. Il s'agit ici de brouiller les pistes.

Pourquoi avez-vous écrit des habits «Cerutti» au lieu de «Cerruti» [NDLC à moins que ce ne soit l'inverse...] ? C'est aussi pour détourner le lecteur ?

Non, ça c'est une erreur. Je n'ai pas pu vérifier sur mes propres vêtements, malheureusement.

Le personnage principal, journaliste lâche et volage, porte un nom italien, est-ce une intention xénophobe ou une allusion à Guido Olivieri ?

Ni l'un ni l'autre. Tous les noms du roman sont des adaptations légèrement francisées de personnages de ce qui est à mon sens une des plus importantes œuvres littéraires de l'humanité. Jusqu'à présent, deux lectrices ont identifié la source de cette petite coquetterie. Il m'a semblé que cela ne nuisait pas au livre; bien sûr j'aurais pu l'appeler Bolomey. Aucune xénophobie donc.

L'autre pilier du roman est un Conseiller d'Etat radical célibataire qui lit la NRF. Ça n'existe pas. Est-ce donc de votre part une crainte, un vœu ou une caricature par la négative ?

C'est clair qu'il y a une part de caricature, et puis il y a une part de vœu. Je ne souhaite certes pas la présence d'un assassin au Conseil d'Etat, mais au moins d'un homme qui lise autre chose que les rapports du Grand Conseil. Je ne sais pas si ça existe, j'espère. Quand il arrive aux membres du gouvernement vaudois de faire des citations littéraires, c'est toujours du Paul Valéry : il doit y avoir un recueil de ses citations au Château !

Parmi les sources qui ont inspiré ce Conseiller d'Etat impossible, y a-t-il des références à d'éventuelles affaires de mœurs qui auraient concerné des hommes politiques suisses ?

Je n'ai pas eu besoin de prendre un modèle. C'est un personnage et un comportement qui m'intéressaient comme tels, pour situer les autres par rapport à lui. J'ai essayé d'éviter qu'on cherche des clés. Au-delà du penchant vers les dames, qui est somme toute quelque chose d'assez répandu, il n'y a pas de référence à des individus précis. Je vais peut-être faire de la peine aux Conseillers d'Etat actuels, mais c'est le seul personnage du roman que j'ai dû totalement inventer. Aucun trait, ni bon ni mauvais, n'est à reprendre dans le personnel politique existant. C'est l'anti-Conseiller d'Etat absolu.

Lecteur fervent de Mishima, votre Conseiller d'Etat pratique le culte du corps. Croyez-vous comme lui que le culturisme rend intelligent ? Et que tous les gros sont des crétins ?

Je ne crois pas. C'est une pensée extrême venant d'un personnage qui a vécu de façon extrême. Il y a chez lui une rigueur intellectuelle que je trouve assez belle et plutôt rare de nos jours, et qui l'a conduit au suicide, ce qui est quand même impressionnant. J'aime bien Mishima comme auteur, mais du point de vue idéologique c'est autre chose.

Pourquoi avez-vous dissimulé le parti radical vaudois sous l'étiquette «parti démocrate», alors que le doute est impossible ?

Au pire, pour éviter des agressions judiciaires. Comme je suis assez méchant avec ces gens, qu'au fond j'aime bien, j'ai pensé qu'il n'était pas indispensable de les montrer du doigt. Et puis je voulais montrer que c'est une pure œuvre de fiction, même si je suis journaliste.

J'ai moins voulu faire une critique d'un pouvoir que d'une façon de l'exercer. Ce n'est pas une dénonciation, il s'agit de montrer des gens qui existent. On me dit que c'est totalement caricatural, mais dans une démarche romanesque il doit y avoir un petit peu de caricature, mais en fait si vous connaissez ce milieu, il y en a pas tellement.

Avez-vous demandé à Jacques Chessex l'autorisation de traiter un sujet qui lui est réservé ?

Non, et je rentre un peu la tête dans les épaules quand je me rends à la rédaction, puisqu'il fréquente le quartier : je m'attends à une réaction. C'est déjà très audacieux de parler des Vaudois, mais en plus un des personnages marginaux de mon roman habite un village où Chessex a situé une des scènes du *Portrait des Vaudois*. En fait, il y avait là-bas deux personnages extrêmement pittoresques, Chessex a traité du premier et moi du second, mais je crains qu'un jour il me le reproche.

"Qu'aurais-je fait à place de mon personnage ?"

Le titre, *Toute honte bue*, à qui s'applique-t-il ? A l'homme politique cynique ou au journaliste soumis ?

Aux deux, mais davantage au journaliste. Mon premier titre était «L'art du possible», ce qui disait mieux que ce roman parle de politique. Mais je trouve intéressant de montrer un journaliste qui n'est pas le chevalier Ajax que les gens s'imaginent peut-être encore. A *L'Hebdo* bien sûr on a les moyens de résister aux pressions, mais dans les petits journaux régionaux le journaliste ne dit jamais qu'une faible partie de ce qu'il sait. Il est bien placé pour connaître toutes les petitesses de la vie locale, et il est mal payé pour ne pas en parler.

Mais alors pourquoi est-ce qu'il n'y a pas plus de journalistes à publier des romans ?

Beaucoup essaient, mais ils n'arrivent pas au bout. Une des difficultés c'est de passer d'une écriture à l'autre. Peut-on être crédible sur les deux plans ? Professionnellement, je ne souhaite pas qu'on pense que «j'écris des histoires». Et puis, les thèmes locaux sont difficiles à traiter aujourd'hui sur le plan journalistique, surtout dans un média comme *L'Hebdo* où tout ce qui est cantonal est automatiquement suspect, où il faut penser romand au minimum, et européen si possible. J'ai préféré faire un livre d'humeur, qui n'engage que moi et non un journal.

Qu'aurait fait un bon journaliste mis au courant d'une telle affaire ?

Je me suis souvent posé la question. C'est une critique qu'on m'a faite : mon rédacteur en chef, pour ne rien vous cacher, m'a amèrement reproché le comportement de mon personnage, «inadmissible», «pas journalistique». Moi, j'aurais été voir les chefs du parti pour leur dire «je sais tout : limogez-le». Sortir l'affaire serait plus dangereux pour le journaliste que pour l'homme politique. Mon personnage s'y prend mal, comme s'il ne voulait pas étayer son dossier. S'agit-il de faire un coup en publiant quelque chose ou de corriger une injustice, même sans apparaître ? Comme journaliste, on a toujours la tentation de faire un coup.

Propos recueillis par C. S. et S.

Philippe Barraud
Toute honte bue
L'Age d'Homme, septembre 1992, 103 p., Frs 25.–

(Publicité)

L'énergumène

ça biche-biche mézigue — ça biche-biche beaucoup

CÔTÉ GRANDE PEUR DANS LA MONTAGNE

La saison 1992 est maintenant terminée. Souhaitons que, quel que soit le résultat de la votation du 6 décembre prochain, les citoyens-soldats suisses puissent continuer à jouir du privilège unique au monde de garder chez eux leur arme et leur munition; la suppression de cette possibilité entraînerait la mort des sociétés de tir et la fin de la pratique d'un sport qui nous tient à cœur.

A VENDRE A PARTIR DU 6 DECEMBRE
Uniquement à des citoyens de nationalité allemande
Terrain à bâtir
"Situation dominante"
Malheureusement plus aucune offre de citoyens suisses ne pourra être prise en considération.

Revue de presse bimestrielle du Centre de Recherches Périphériscopiques
11e année — Seulement par abonnement
Pour recevoir un numéro gratuit, envoyez vos coordonnées à L'Énergumène
1580 Oleyres ou par Fax au (037) 75 10 73.

Être et Dire sont un

par le Zoïle des Lettres

AMIS champignaciens ! je ne me soucierai pas d'être long ni d'être bref. Je me soucierai seulement d'être complet. Complet, comme le pain est complet. C'est dire que je serai long.

Aux yeux de quiconque embrasse d'un regard panoptique un lustre de champignacisme triomphant, l'évidence s'impose : les entrailles de ce coin de terre se révèlent d'une inépuisable fécondité. Certes, nous ne doutons pas qu'en d'autres lieux, aux confins clodoaldiens, odessites ou stambouliotes du monde civilisé, le champignacisme aussi ne prospère. Mais le constat prévaut qu'il s'est merveilleusement acclimaté en Romandie. Il y fleurit en toute saison, il y prolifère. Et au risque de paraître outrecuidant, à ce constat préalable j'en ajouterai un second : dans la nombreuse procession des champignaciens romands, les Vaudois se signalent par leur zèle.

Vous souvenant des prétentions affichées de l'idéal champignacien à l'universalité, vous vous étonnez de cette suprématie. Vous en cherchez les raisons. Je vais vous les dire.

L'incontestable primauté vaudoise en matière champignacienne ne peut s'expliquer que par la force mystérieuse qui sourd du parage où nous avons pris racine et qui fait de ce pays le véritable centre métaphysique de l'Univers, comme du lisier vaudois le ferment de toute rhétorique potentielle. C'est dans ce terreau insondable où s'origine notre être qu'il nous faut sans cesse ressourcer notre intempérance garrulante. C'est dans l'impétueux ruisseau qui le traverse qu'il nous incombe, orpailleurs infatigables, de tremper nos tamis afin d'y capter les coruscantes pépites qu'il charrie. Et l'oraison qui va suivre n'aspire à rien d'autre qu'à se faire l'humble commentaire du rayonnant génie vaudois.

Mais qu'il me soit permis, avant d'illustrer par l'exemple l'originalité de leur apport, d'exprimer notre gratitude pérenne à tous ceux-là sans qui nous ne saurions dire le monde, –non plus que nous-mêmes avec nos joies, nos peines, nos chantiers oratoires toujours réouverts, nos balbutiements toujours recommencés. Alors qu'il paraît si naturel au simple profane de proférer des phrases qui tiennent à peu près debout et véhiculent quelque semblant de sens, au prix de combien d'efforts opiniâtres, de veilles studieuses, d'insomnies angoissées se paie par ces hommes et ces femmes la production d'une seule belle sentence amphigourique, frappée au coin d'un solide non-sens et qui emprunte au royaume de l'inintelligible ses inaltérables séductions ? C'est à leur contact assidu que nous avons compris sur quels pitoyables artifices s'était fondée jusqu'ici notre rhétorique déficiente.

Sans doute, j'entends déjà ricaner au loin les sceptiques, les adeptes du dénigrement systématique, les chevaliers à la triste figure. Et ceux-là d'ironiser, érigeant en maxime universelle leur propre impuissance verbale. Souvent, insinuent-ils, souvent l'attente est longue et le plaisir bien court. –Eh bien non ! Je m'inscris en faux contre cette assertion mensongère ! La promesse des fleurs est passée dans les fruits. La moisson, grandie sur ce sol fertile, est abondante. D'autres épis lèveront. Ont-ils seulement songé, les rabat-joie, les trouble-fête, que nos Vaudois, avec leur discrétion coutumière, s'ils pensent tout ce qu'ils disent, ne disent pas tout ce qu'ils pensent ?! En vérité, il y a pléthore ! et les Vaudois fussent-ils moins retenus, la moisson serait plus riche encore.

Je vais maintenant dresser le catalogue raisonné des nouvelles figures de l'énonciation par lesquelles les Vaudois ont rajeuni et, pour les plus insignes, quasiment révolutionné l'art oratoire universel. Ainsi serai-je amené à distinguer cinq cas de figures remarquables.

Première figure : le **dilemme impossible**. Telle la célèbre formule si typiquement, si incœrciblement vaudoise : «Ni pour ni contre, bien au contraire.» Tel encore –un classique désormais– le mirifique énoncé qui valut à son auteur le Champignac d'argent 1989 : *«Il faut se déterminer entre la peur d'oser et la crainte d'entreprendre.»*

Deuxième figure : la **régression improbable**, spécieuse variante de l'anacoluthe si chère au cœur des stylistes. J'en trouve une saisissante illustration chez la collaboratrice inspirée d'un périodique moins nouveau que naguère quoique toujours aussi quotidien, laquelle, se départant de la modestie qui sied aux personnes du sexe pour tout ce qui touche aux mystères de la paternité, sous-titra son article du samedi 18 juillet 1992 par ces mots : *«Jean Gabin a transmis à son fils son amour des chevaux et des courses. Petit garçon, son père venait le chercher à l'école.»*

Troisième figure : la **métaphore introuvable**. On la rencontre portée à son plus haut point d'incandescence dans cet adage personnel qu'avait coutume de colporter l'ex-premier magistrat d'une commune périphérique du chef-lieu de notre canton, –je cite : *«Je serai heureux lorsque la moitié du village tutoiera l'autre moitié.»* Je décèle également une audacieuse «métaphore introuvable» dans cette expectoration, en date du 10 septembre 1992, du chroniqueur sportif d'une gazette dont l'attention aux choses d'ici-bas se mesure à l'exact empan d'une seule journée : *«Toujours est-il que la formidable ambiance qui avait notamment caractérisé le Suisse-Écosse de 1991* […] *répondait cette fois aux abonnés absents.»*

Amis champignaciens, les deux figures restantes sont destinées aux connaisseurs. Elles nous font gravir d'ahan le dernier degré de la falaise accore qui mène au champignacisme le plus éthéré.

Quatrième figure donc : la **métaphore cumulative**, selon le principe de Qui veut trop en dire en dit toujours plus qu'assez. Sa réactualisation récente est due au titulaire d'un dicastère cantonal où le sens de l'équité, un esprit dûment policé et une raideur toute martiale se conjuguent par nature et par destination : *«Et on se réveille aujourd'hui,* vitupère Démosthène réincarné, *empêtré dans un carcan législatif, réglementaire et administratif, dont on mesure les fruits pervers dans le blocage économique que nous connaissons.»*

Cinquième figure enfin, la plus pure peut-être parce que la plus intrinsèquement champignaciene : la **métaphore auto-destructive**, qui se déploie sans ambages dans un processus continu de néantisation instantanée, selon le principe de Qui n'a rien à en dire peut en dire moins que rien. Et c'est ici que je livre à votre dégustation gourmande l'insurpassable envolée du climatologue attitré de l'édition dominicale d'un quotidien populiste, tribunitien, matutinal et auto-proclamé riche en oligo-éléments de la place : *«Le Montreux Jazz & World Music Festival n'est plus guère que l'image et l'écho de ce qu'il ne présente pas, c'est-à-dire qu'il n'est plus guère que la rediffusion vendue d'avance du non-événement qu'il s'oblige à devenir, c'est-à-dire qu'il n'est plus qu'une spéculation fondée sur un projet d'absence.»*

J'en ai fini avec cette typologie sommaire, forcément sommaire, des prestiges de l'éloquence vaudoise. Et même si les Vaudois ne raflent pas à tout coup les plus hautes distinctions, je soutiens que par les deux critères combinés du nombre et de l'excellence, ils l'emportent sans conteste sur l'aboyeuse cohorte de leurs rivaux coalisés. N'était l'état délabré des finances publiques, je lancerais sans hésiter une pétition en faveur de l'érection d'un monument à l'art oratoire vaudois. Un tel monument réaliserait une synthèse novatrice entre les débordements de la glossolalie la plus débridée et l'austère ascèse d'une mutité tout allusive. Mais quel artiste, sinon l'intrépide statuaire de l'élan champignacien, possède ce don d'érection monumentale ?

Frères et sœurs, au moment de communier en Champignac, je vous dois un aveu : j'ai eu une vision. Je me suis vu en pneumatologue du XXIe siècle.

Descendu dans la crypte idéale où reposaient tous nos rhéteurs illustres, je les invoquai par leur nom. Dans cet envers mité de nos décors trompeurs, tandis qu'une atmosphère raréfiée me soufflait au visage son haleine sépulcrale, les signaux dérisoires que je jetais comme une passerelle fragile vers la rive des ombres résonnaient d'un écho vacillant. Es-tu là, Paul-René ? Jean-Pascal, es-tu là ? Et vous tous, Philippe, Philippe, Jacques, Bernard, Claude, Norbert, Christophe, Jacques, Georges-André et les autres, êtes-vous là ? –Eh bien le croiriez-vous : «ils» me répondirent…

En vérité, en vérité je vous le dis : au Jour du Jugement, ils seront tous appelés. Ils se lèveront d'entre les morts pour jacter encore ! Et si vous voulez bien partager l'ultime conviction de celui qui s'adresse à vous d'une voix au bord de s'éteindre, ils seront tous élus !

… C'est l'âme rassérénée par cette vision béatifique que je passe maintenant la parole au délégué aux cérémonies solennelles du Grand Jury du Grand Prix du Maire de Champignac .

Photo : Philippe Maeder

De gauche à droite : l'Arbitre des Eloquences, le Zoïle des Lettres et le Délégué aux cérémonies solennelles du Grand Jury du Grand Prix du Maire de Champignac

L'année champignacienne 1992

par le Délégué aux cérémonies solennelles du Grand Jury du Grand Prix du Maire de Champignac

MESDAMES et Messieurs de l'assistance publique,

Mesdames et Messieurs de la presse et de la masse des médias,

Je m'efforcerai d'être bref, à l'inverse de certains.

Bien sûr, je pourrais comme de coutume, et comme d'aucuns, vous parler des bienheureux, des béats, des canonisés, bref des lauréats des prix passés; vous signifier qu'Adolf Ogi, Champignac d'Or 1988, vient d'arriver à ce qui sera sans doute le sommet de sa carrière champignacienne; vous parler une fois encore de celui qui pérore au fond de nos cœurs, le très grand, l'immense Philippe Pidoux, Champignac d'Or 1990, qui a cette année encore éructé quelques-uns de ces petits cailloux blancs verbaux qui marquent le chemin de son ascension vers l'apothéose, –un seul petit exemple de cette puissance, Mesdames et Messieurs : dans un quelconque article de circonstance, exercice obligé de banalités au sujet de l'Europe, publié dans la *Nouvelle Revue Hebdo,* que même les radicaux les plus endurcis ne lisent plus, le Grand Précieux des Vaudois ne se donne-t-il pas la peine de placer cette petite merveille : *«Je n'appartiens pas au troupeau de brebis sans berger».*

Mais, Mesdames et Messieurs de l'assistance publique, en ces temps difficiles de la crise du sens et de la récession du discours, on ne peut ainsi se vautrer lascivement dans l'autosatisfaction et se taper amicalement sur ce ventre qu'entoure mollement la ceinture dorée de la bonne renommée. Non. Il faut savoir se remettre en question. Nous avons le devoir de penser aux miséreux du langage, aux humbles du verbe, aux soutiers de la parole, blafards derrière le masque du charbon orthographique, vêtus d'un seul maillot de corps Calida jaunâtre, qui jettent journellement, telles des bouteilles à la mer, de pleines pelletées de phrases sans queue ni tête dans la chaudière du grand spectacle des jours, faisant ainsi avancer de leur contribution malhabile le grand paquebot de l'esprit du siècle.

Je veux parler des anonymes, des pseudonymes, des bredouillants, des cafouillants, des improvisateurs, des amateurs, candidats chaque année, déçus chaque année. Je veux parler de cette pauvre femme, qui vint, sans doute en personne, déposer dans l'urne placée au centre de la meilleure librairie de Dorigny un bulletin de vote sur lequel était maladroitement griffonné son nom, son petit nom : Suzzettte, alors que sa candidature n'avait même pas été retenue cette année. Que d'émotion dans ce geste vain, que de folle espérance défiant d'une main vengeresse la superbe arrogance des cimes olympiennes où ronflent paisiblement les Dieux du phrasé, endormis au lait de la satisfaction du devoir accompli et abreuvés du sommeil du juste !

Ayons une pensée pour les exclus du Champignac. Plus particulièrement pour ce pauvre Gilbert, candidat en 1990, mention «bien» en 1991, et qui, je le dis au risque de déclencher des crises d'hystérie parmi son fan-club fidèle mais peu nombreux, n'a pas réussi cette année encore à décrocher la timbale du divin nectar que représentent métaphoriquement nos très belles statuettes. Toutefois, afin de nous épargner scènes de rage et actes de vandalisme, nous pouvons vous annoncer qu'il est d'ores et déjà candidat au grand prix 1993, avec un petit bijou, ciselé dans le vermeil encore rouge de l'écriture à très haute température. Parlant du nouveau catéchisme, Gilbert, notre Gilbert, nous a donné : *«Mais le péché le plus mortel reste le meurtre».*

C'est cela, Mesdames et Messieurs, qu'il faut admirer, ce courage infini, cette abnégation impénitente qui fait chaque année plonger à nouveau en apnée totale plusieurs dizaines d'innocents, professionnels ou amateurs, prêts à pénétrer au plus profond des flots du sens, l'âme à nu et habillés du seul caleçon de leur probité candide, pour nous rapporter ces huîtres gluantes et glaireuses où nous trouverons peut-être les perles rhétoriques que nous allons honorer dans un instant.

Nous allons remettre aux lauréats leurs prix, trois diplômes et deux magnifiques statuettes que nous devons au très grand Henry Meyer, qui a su, mieux que tout autre, incarner l'élan champignacien dans la fibre de verre et la colle synthétique.

Mesdames et Messieurs, je passe la parole à l'urne qui va nous communiquer les résultats du grand prix 1992.

Vive le grand prix 1993 !

Procès-verbal de dépouillement des votes pour le prix du Maire de Champignac 1992

Candidat	Voix	Prix
J.-P. Delamuraz	26	Or
Ch. Defaye	23	Argent
J. Pilet	20	«bucolique»
F. Morel	11	«bien»
Liliane Maurer	10	«espoir»
Eric Voruz	7	
Gilbert Salem	6	
Yvan de Rahm	5	
Nicolas Hayek	5	
Roland Katz	5	
J.-B. Desfayes	5	
Christophe Gallaz	4	
Ren. Centre	4	
Gabriel Pont	3	
Vincent Volet	3	
F. Quartenoud	3	
Norbert Eschmann	3	
Oscar Tosato	3	
Cons. d'Etat VD	3	
Jacques Mauler	2	
Pierre Cevey	2	
P.-F. Veillon	2	
Raymond Gafner	2	
Le Semeur	2	
Yvan Moscatelli	2	
Gr. patronaux VD	2	
Mun. de Lausanne	2	
M. Rota	2	
Edwin Stettler	2	
Votes	185	
Votes nuls	8	
Votes valables	177	

Fait à Lausanne, le 13 déc. 1992

G choisi comme exemple

G occupe 74 pages sur 4539, de la page 860 à 934 du premier des deux volumes du *Dictionnaire historique de la langue fran - çaise* édité par les Dictionnaires Le Robert. Il contient plus de six cents mots-entrées de GABARDINE à GYROPHARE.

Le premier paragraphe traite de l'origine du mot:

• GINSENG n.m. est une translittération (1663; aussi *jin-seng,* 1850, Hue) du chinois *jên shên,* mot composé de jên «homme» et de shên «plante», en raison d'une certaine ressemblance entre cette plante d'Extrême-Orient et le corps humain, évoquée aussi pour la mandragore.

Le deuxième paragraphe traite de l'histoire du mot français,

• Par extension, *gruyère* est employé pour désigner d'autres fromages analogues, comme le comté et surtout l'emmenthal, la distinction entre ces types étant mieux faite en français de Suisse.

et donne, le cas échéant, des précisions sur des sens seconds:

• La locution ***peigner la girafe*** (début XXe s.) équivaut à «faire un travail inutile ou fastidieux» ou à «ne rien faire». Son origine a été expliquée anecdotiquement, mais elle provient plutôt d'une image érotique de masturbation, avec l'idée courante dans *branler, glander* «ne rien faire».

Si nécessaire, un troisième paragraphe est consacré aux dérivés du mot-entrée. Ainsi après GRENADE on trouvera des indications historiques sur les mots de la famille du fruit: GRENADIER, GRENADINE, sur les mots de la famille du projectile: GRENADIER, GRENADIERE, GRENADER, GRENADAGE, GRENADEUR, et enfin sur le mot GRENADIN qui par analogie de couleur désigne une tranche de noix de veau braisée…

Un Ł dans la marge permet de repérer un des 65 mots hérités par voie orale du latin des Gaules:

• GROS adj., adv. et n. est issu (1080) du latin impérial *grossus* «gros, épais» (1er s.) et «rude, grossier» en latin chrétien. Le mot est une altération phonétique – la voyelle *-o-* évoquant mieux la grosseur – et une spécialisation du latin classique *crassus* (Æ gras) qui remplaçait *pinguis* au sens de «gras».

Un Ǥ permet de repérer un des 50 mots d'origine germanique:

• GRIS adj. et n. est issu (1140) de l'ancien francique *°grîs* «gris», restitué d'après (notamment) l'ancien saxon *gris,* le néerlandais *grijs.*

Gris s'emploie d'abord comme nom (1140) et désigne la fourrure de l'écureuil appelé plus tard *petit-gris,* et comme adjectif en parlant de la couleur de la barbe (v. 1150) […].

Le ? indique un des 107 mots dont l'étymologie est inconnue ou très controversée:

• GAZE n.f. est d'origine incertaine; c'est peut-être un emprunt (1461) à l'arabe *qazz* «bourre de soie», lui-même du persan, ou un dérivé du nom de la ville de

Gaza (Palestine). L'anglais *gauze,* l'allemand *Gaze,* l'espagnol *gasa* sont empruntés au français, mais on ignore comment le mot et la chose ont pénétré en Europe.

Les autres mots sont des créations françaises,

• GARDÉNAL n.m., nom déposé (1926) d'un phénobarbital, est composé de *garder* et *nal,* d'après l'avis exprimé par un chimiste de l'entreprise Rhône-Poulenc qu'il fallait «garder *nal*», élément final de *véronal,* dans le nom à donner au nouveau produit. Cette étymologie illustre un phénomène sémantique exceptionnel dans les terminologies mais fréquent dans l'usage et étudié par les folkloristes.

des emprunts à des langues mortes

• GLAUQUE adj., réfection (1503) de *glauke* (apr. 1250), est un emprunt au latin *glau - cus* «d'un vert (ou d'un bleu) pâle ou gris». *Glaucus* est emprunté au grec *glau - kos* qui n'a pas une valeur péjorative et se dit de ce qui est à la fois clair et brillant (de la mer, de la lune, ou d'yeux bleu clair).

ou à d'autres langues vivantes:

• GEISHA n.f., d'abord francisé en *guécha* (1887, Loti), a été réécrit *geisha* (1899) par translittération d'un mot japonais.

Il désigne une danseuse et chanteuse qui se loue pour divertir les hommes par sa conversation, sa musique et sa danse. Désignant une réalité culturelle qui n'est pas sortie du Japon, le mot fait partie de la terminologie propre à cette civilisation, qui fascine l'Occident depuis la fin du XIXe siècle. En français, on donne parfois au mot, erronément, une valeur érotique, assimilant la geisha à une courtisane.

Si l'entrée est précédée d'une étoile, il s'agit d'un mot dont la dérivation ménage des surprises. Ainsi l'évolution imprévisible de GONDOLE, la barque vénitienne, au verbe *se gondoler* «rire beaucoup» en passant par le terme de marine GONDOLER «être relevé de l'avant et de l'arrière comme une gondole».

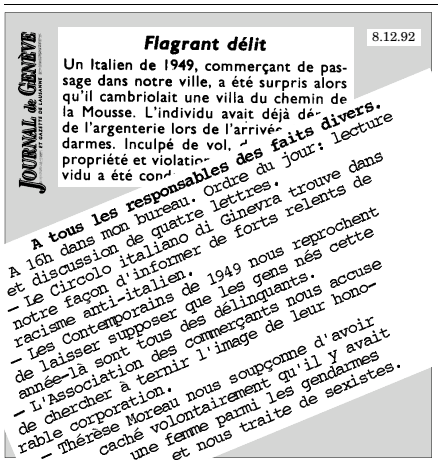
Hors texte on trouve trois schémas pleine page. Le premier présente la famille de GAINE: du latin *vagina* on arrive à *vagin,* à *gaine* sous l'influence du germanique et à… *vanille* par l'espagnol *vainilla* «petite gaine». Le deuxième présente la famille germanique de GALANT: du francique **wala* «bien» on arrive à *galé - jade* par le provençal, à *gala* et à *galanterie* par l'ancien français, et à… *well* en anglais. Le troisième présente les trois familles du mot GUERRE: du francique **werra* on arrive à *guerrier* par l'ancien français et à *guérilla* par l'espagnol, du latin *bellum* à *rébellion* par le français et à… *parabellum* par l'allemand, et du grec *polemos* à *polémique.*

Quatre articles encyclopédiques enrichissent les pages consacrées à la lettre G. Un long texte sur la langue gauloise et les traces du gaulois en français. Un long texte sur le grec et son influence sur le français. Un petit texte sur les langues germaniques, qui renvoie à d'autres articles: allemand, anglais, burgonde, francique, gotique, longobard, romanes (langues). Un petit texte sur le gotique qui renvoie aux articles francique, germaniques (langues), italien, longobard, romanes (langues).

Bon, je vous laisse. Demain je me mets au H. *Sch.*

Dictionnaire historique de la langue française
sous la direction d'Alain Rey
Dictionnaires Le Robert, 1992, env. Frs 250.–

Notes internes pas destinées à la publication


JOURNAL de GENÈVE
ET GAZETTE DE LAUSANNE

8.12.92

Flagrant délit

Un Italien de 1949, commerçant de passage dans notre ville, a été surpris alors qu'il cambriolait une villa du chemin de la Mousse. L'individu avait déjà dé- de l'argenterie lors de l'arrivé- darmes. Inculpé de vol, - propriété et violation- vidu a été con-

A tous les responsables des faits divers.

A 16h dans mon bureau. Ordre du jour: lecture et discussion de quatre lettres.
— Le Circolo italiano di Ginevra trouve dans notre façon d'informer de forts relents de racisme anti-italien.
— Les Contemporains de 1949 nous reprochent de laisser supposer que les gens nés cette année-là sont tous des délinquants.
— L'Association des commerçants nous accuse de chercher à ternir l'image de leur honorable corporation.
— Thérèse Moreau nous soupçonne d'avoir caché volontairement qu'il y avait une femme parmi les gendarmes et nous traite de sexistes.

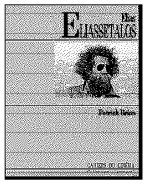
Un obscur objet de plaisir

APRES sa récente monographie sur le western, aussi réussie que la précédente, où il décortiquait le film noir, Patrick Brion s'attaque à un autre mythe, celui du réalisateur Elias Eliassetalos, injustement méconnu dans nos contrée. C'est qu'à l'instar d'une grande partie de la cinématographie grecque, l'œuvre d'Eliassetalos est difficile et complexe. Il nous faut donc, une fois de plus, saluer la cinémathèque suisse, qui, fidèle à sa mission de divulgation, a rendu hommage à à ce cinéaste après sa disparition prématurée en 1989. Espérons que ce brillant ouvrage lui donne bientôt envie de récidiver !

L'œuvre d'Eliassetalos est vouée à l'amour ou plutôt à nos amours, sublimes ou mythiques; à coup de brève(s) rencontre(s) et de jeux dangereux, voire interdits, de larmes amères et de drôles de drame, elle fait sans pitié notre éducation sentimentale. Ainsi, les hommes reviennent d'horizons perdus, après une longue absence (*Oublier Thé - ra*), ou un voyage en douce (*Mélodie en rade*); jamais dupes, ils sont condamnés à séduire et à abandonner, le désir toujours au bord des ailes; les femmes, elles, sont le plus souvent sous influence, mi-anges mi-diaboliques, un peu mamans (*Iles, épopées et des - tins*), un peu putains (*La dixième muse*). Dans les films d'Eliassetalos, les belles de jour ou de nuit vivent leur vie avec la conviction désespérée que l'important c'est d'aimer. Et pour que l'identification soit complète, les amants finissent par en mourir... Car si le temps d'un dernier tango ou d'une journée particulière (*Argo*), c'est parfois jour de fête, le plus souvent, chez Eliassetalos, c'est la guerre du feu : le ciel peut attendre, la tendresse est à bout de souffle, les cœurs chassent en solitaire. Le cinéaste grec donne un grand coup de torchon à nos dernières illusions et nous ramène boulevard du Crépuscule ou quai des Brumes : tôt ou tard ses paysages se noient dans la nuit et le brouillard.

Parmi tous les drôles d'endroits où Elias Eliassetalos nous donne rendez-vous avec le rêve, il en est un où les cinéphiles partent avec nostalgie en escapade et dont Patrick Brion cerne en quelques pages délicates tout le mystère et la tragique beauté. Comme souvent en Grèce, c'est une ville blanche. De son fauteuil avec vue, le spectateur suit une femme sur la plage, un homme sur les quais. La nuit est à eux avant que le jour se lève et que la vie continue. Les excellentes éditions des Cahiers du Cinéma nous donnent non seulement l'occasion d'en savoir plus sur ce film légendaire qu'est *Quid - quid*, mais nous invitent aussi à (re)découvrir par l'image et le texte l'itinéraire exemplaire d'un grand cinéaste.

V. V.



Patrick Brion
Elias Eliassetalos
L'Etoile/Cahiers du Cinéma 1992, 234 p., Frs 28.90

Pierre Boncenne
Les petits poissons rouges
Contre l'esprit de sérieux et les gens importants
Seuil, octobre 1992, 223 p., Frs 29.80

Par le biais d'émissions télévisuelles ou de revues littéraires, Pierre Boncenne gravouille depuis longtemps dans l'univers des lettres et de la politique.

Comme Flaubert, cité en exergue, il est de ces esprits graves qui ont une conscience aiguë du «ridicule intrinsèque à la vie elle-même» et qui revendiquent le sérieux de l'esprit contre l'esprit de sérieux.

Aussi l'emphase et l'enflure, si elles l'amusent, l'indignent-elles. Cette aversion souriante, mais invétérée, l'a incité à composer un florilège des formes modernes de la préciosité. Sont égratignés le jargon des publicitaires, le galimatias des gourous de la pensée ou des politiques quand ils s'ingèrent de paraître cultivés. A cette noce à Thomas sont ainsi convoqués bien des personnages qui encombrent les quotidiens, hebdomadaires, mensuels, voire bimestriels, dont nous nous repaissons avec plus ou moins d'appétence.

Au détour de son iconoclaste inventaire, Pierre Boncenne est amené plusieurs fois à s'étonner, à l'instar de La Boétie, de tout ce que notre servitude comporte de «volontaire». Pourquoi déférons-nous pareillement à des «maîtres» qui ne possèdent d'autre crédit que celui que nous leur prêtons ? L'on conçoit volontiers que dans bien des cas il faille sacrifier aux rapports de domination existants, mais d'où procède de notre part –et l'ouvrage fourmille d'exemples éloquents– un tel àplatventrisme, une telle frénésie dans l'obéissance ? Pourquoi –en un mot– tant de servilité dans la servitude ?

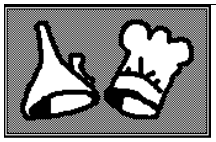
Le livre de Boncenne, qui se veut léger, s'interdit de creuser trop avant. Soyons donc rassurés, *socio-culs* de toute obédience que cette irritante question tarabuste, il nous reste encore du grain à moudre ! *(N. A.)*

Philippe Huet
Quai de l'oubli
Albin Michel, octobre 1992, 265 p., Frs 29.20

Le Havre en automne, port brumeux, bruineux et déprimé qui pleure sa splendeur révolue. Un employé modèle abattu comme un vulgaire truand sous les yeux d'un «fait-diversier» local. Le même journaliste, semi-raté entre deux âges, mal noté par sa hiérarchie parce qu'il refuse de s'adapter à la «rationalisation» que veut imposer à son canard le requin de la presse qui vient de l'avaler, mène l'enquête, secondé par un flic déchu exilé dans cette sous-préfecture. Naturellement, le «localier» débrouillera l'énigme, mais il y perdra son emploi et, accessoirement, sa petite amie.

Un «climat», un crime déroutant, un enquêteur sans surface sociale : le lecteur polaroïde aura reconnu là certains ingrédients des coquetèles qu'il affectionne. Ajoutons-y une chronologie minutée, une écriture nerveuse qui n'emprunte à l'argot que par nécessité, un parti-pris narratif très cinématographique. Ainsi les passages où nous voyons l'assassin à l'œuvre et commençons d'élucider ses mobiles sont-ils rapportés à la troisième personne (*l'homme fit ceci — l'homme pensa cela…*), en plans rapprochés saturés de notations concrètes (les gestes, les expressions, les préoccupations pratiques de l'assassin); ils forment l'équivalent de ce qui pourrait être du monologue intérieur dans un roman strictement «littéraire».

A lire un soir poisseux d'hiver, quand le brouillard qui épaissit met peu à peu la ville sous cloche… *(J.-J. M.)*



TOQUÉ, LE CHEF

BRANDONS

Mettez un bon pull et allez dans les mers du Nord pêcher du prude aiglefin. Séchez-le, salez-le. Le cabillaud deviendra ainsi morue.

Plongez 600 grammes de cette morue, un jour au moins, dans beaucoup d'eau. La morue sera ainsi dessalée, étape indispensable avant de la passer à la casserole.

Jetez la morue dans une grosse marmite d'eau froide avec un peu de laurier et de thym. Dès que ça bout, arrêtez le feu. Laissez pocher 10 minutes environ. Enlevez les arêtes, sans oublier la peau qui habille la morue : en un mot, effeuillez-la.

Pilez de l'ail. Dans une casserole à fond épais, faites revenir une bonne dose d'huile d'olive, mettez la morue et l'ail, remuez avec une cuiller en bois jusqu'à l'obtention d'une pâte fine. Retirez du feu, continuez d'ajouter de l'huile et un peu de lait ou de crème. Ça monte, petit à petit, sûrement.

Faites pénétrer 150 grammes de patates cuites, réduites en purée et poivrées. Rectifiez l'assaisonnement tout en continuant à besogner vigoureusement. On sent que c'est bon, que ça vient.

N'oubliez pas que certains l'aiment chaud, mais que, parfois, hélas, c'est la débrandade…

Le Maître-coq

Déchiffre & décompte

roman
de Christian Michel
illustré par Ariane Morin

Chapitre premier

LA vie est un long fleuve tranquille, sauf s'il y a une chute. Des gens se déplacent pour contempler les chutes du Rhin ou celles du Niagara, mais ils ne s'intéressent pas habituellement à ce qu'il y a en aval ou en amont. Là, on peut les mener en bateau. Ce qui est fascinant, c'est le tout petit tronçon qui n'est pas navigable.

Le vide est une des choses les plus difficiles à expliquer aux enfants : ce n'est pas rien, mais il manque quelque chose, et on peut tomber dedans. Il faut monter sur le beffroi d'une cathédrale pour le sentir à défaut de le comprendre, ou se promener dans une de ces villes absurdes où des ponts enjambent des rues, parce que la rivière qui coulait en-dessous est enterrée depuis longtemps. Peu d'entre nous se risquent à faire l'expérience physique de ce vide, et s'ils l'avaient fait, ils ne seraient pas ici pour en parler.

Le fleuve, lui, continue à couler après la chute. Il se peut même qu'il ait ensuite un long cours tranquille, du moins jusqu'à l'océan. Quelques poissons auront peut-être trépassé, mais l'eau n'a pas changé. A la source, on ne sait pas si le fleuve aura des chutes ou des méandres. On ne sait même pas s'il s'agira d'un fleuve ou d'un petit ruisseau. S'il s'agit d'un fleuve, on sait au moins qu'il se jettera finalement dans la mer. Les petits ruisseaux finissent parfois dans des cavernes dont ils ressortent sous forme de source.

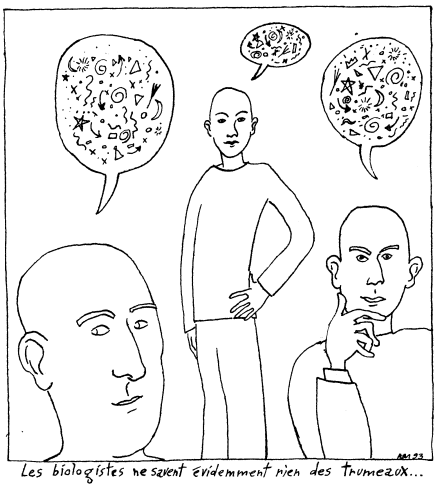
La chute n'est qu'un instant dans le cours du fleuve. N'attendez rien de la chute elle-même, dont le souvenir est aussi évanescent que l'instant du plongeon : ce qu'on se rappelle dans le meilleur des cas, c'est la façon dont on a surnagé puis nagé – pour autant qu'on sache nager.

Corinne Dupertuis n'avait pas coutume de s'exprimer dans ces termes, encore que sa familiarité avec la psychanalyse lui permît d'en comprendre le sens général. Sa profession de psychologue l'avait habituée à une pensée structurée qui n'excluait pas un certain flou artistique. Il en allait de même d'Etienne, son mari, quoique pour des raisons différentes. En tant que philologue, il connaissait bien la mythologie, non seulement celle d'Homère et de Lucrèce, mais aussi celle du Veda ou des anciens écrits scandinaves. Mais ses intérêts le portaient plutôt à une étude minutieuse des formes linguistiques, et il avait fini par oublier le contenu des textes qu'il étudiait. Parfois pourtant, il recourait au mythe pour expliquer, non sans pédanterie, ce qu'il ressentait lorsqu'il voulait échapper à la logique et aux lois rigoureuses auxquelles il cherchait à se conformer dans son activité de professeur.

Les Dupertuis vivaient dans un milieu de marginaux bien intégrés socialement, professeurs, médecins, juristes, ecclésiastiques et autres représentants des clercs dans notre siècle plus axé sur les montages financiers et les plans de carrière – ou le chômage – que sur l'étude ou la réglementation des comportements humains. De par leur fonction, les membres de ce petit milieu étaient obligés d'être en contact avec des gens qui ont vraiment les pieds sur terre, mais ils savaient peu de choses sur la vie réelle de leurs élèves ou de leurs patients. Ils les voyaient à travers le filtre polarisant de leurs lunettes intellectuelles, ce qui facilite la tolérance envers les immigrés, les drogués, les employés de banque, les chômeurs et même les militaires. Plusieurs d'entre eux faisaient ou avaient fait partie d'un de ces groupes, bien qu'aucun n'ait cumulé toutes ces tares.

Tous s'adonnaient peu ou prou au jeu, mais discrètement, les uns parce que certains jeux sont interdits – les jeux d'argent surtout –, les autres parce que les simples parties de cartes ont des relents par trop populaires. Quant à ceux qui pratiquaient des jeux de stratégie comme le bridge ou les échecs, ils étaient partagés entre la bonne conscience que procure l'exercice de l'intelligence et la mauvaise conscience liée à l'aspect belliqueux sinon cruel de ces tueries, si symboliques soient-elles.

C'est pourtant mon goût des cartes qui m'a introduit dans ce milieu marginal – des intellectuels de cet acabit pourraient objecter qu'un milieu ne peut pas être en marge, mais cette expression leur permet de se situer à la fois au centre et à la périphérie d'une société qu'ils ne peuvent ni accepter ni rejeter. Un tel choix serait d'ailleurs suicidaire de leur part, puisqu'ils tirent leurs moyens d'existence de l'hypothétique résolution de ces contradictions.



Les biologistes ne savent évidemment rien des trumeaux...

C'est donc par le jeu que j'ai fait la connaissance des Dupertuis et des autres. Les uns souffrent d'une honnêteté exagérée, d'autres trichent, mais mal. Moi, je joue assez bien pour en savoir beaucoup sur le jeu de mes partenaires et de mes adversaires sans être franchement malhonnête.

Ma longue expérience de comptable m'a aussi mis en contact avec des gens qui travaillent dans un bureau ou dans une usine, qui ont des horaires bien définis, des chefs pour surveiller, et qui attachent plus d'importance à leur hobby qu'à leur gagne-pain, contrairement à ces intellectuels qui sont payés principalement pour parler et qui consacrent le plus clair de leurs loisirs à parler à leurs congénères. Notez que je ne les juge pas : dans la comptabilité, il y des chiffres noirs et des chiffres rouges qu'il faut additionner et soustraire en respectant les règles, tout comme au jeu il faut savoir compter les points et les cartes – elles aussi noires ou rouges.

Depuis que je suis à la retraite, j'ai tout mon temps pour observer ce que font les autres. Veuf depuis longtemps, je jouis d'une liberté que d'aucuns m'envient, à tort d'ailleurs. Mais je ne suis pas ici pour m'occuper de morale.

Il y a des gens, même des Suisses, qui ne font pas de ski mais qui passent quand même leurs vacances d'hiver à la montagne. Les Dupertuis étaient partagés : Corinne savait skier, Etienne s'estimait trop vieux pour apprendre, et surtout il n'en avait aucune envie. Il savait fort bien qu'on apprend à tout âge; et je dois dire que la première fois que je l'ai rencontré dans un café d'une station de ski valaisanne, en compagnie de sa femme et de l'une de leurs amies, j'aurais été incapable de lui donner un âge : son visage était celui d'un homme de trente ans, mais ses cheveux argentés laissaient penser qu'il avait dépassé la cinquantaine. Sa femme semblait avoir une trentaine d'années, mais il n'est pas poli de parler de l'âge des dames. Leur amie ne devait pas être plus jeune qu'elle, car tous trois évoquaient des souvenirs communs assez anciens. Souvenirs qui étaient surtout prétexte à plaisanter et à rire, car ces trois clients attablés devant un verre de vin blanc n'avaient pas l'air de se prendre trop au sérieux.

Corinne attendait que d'autres amis les rejoignent le lendemain pour pouvoir faire du ski en leur compagnie. En attendant, elle s'ennuyait un peu entre le chalet et le café valaisans. Elle proposa à ses deux commensaux de faire une partie de cartes, mais son mari fit observer qu'il vaudrait mieux pouvoir jouer à quatre.

J'ai le sens de la discrétion, mais il n'y a pas de mal à entendre les consommateurs de la table voisine dire qu'ils aimeraient un quatrième partenaire. Comme je m'ennuyais moi aussi, seul devant mon verre, je me levai et leur demandai si je pouvais me joindre à eux.

Même si on ne connaît pas ses partenaires, il faut au moins connaître leurs noms pour éviter les quiproquos et constituer les équipes. C'est ainsi que je sus qu'il y avait là Corinne et Etienne Dupertuis, dont tout indiquait qu'ils étaient mariés (leur nom identique, leurs alliances – un comptable qui a rempli d'innombrables fiches de paie doit s'attacher à ces détails), plus Sandra Gianetti, qui portait elle aussi une alliance ou du moins une bague à l'annulaire gauche. J'appris par la suite qu'en effet elle était mariée elle aussi et que seules les obligations professionnelles de son mari l'empêchaient d'être le quatrième ce jour-là.

Comme je suis un amateur de cartes mais pas un professionnel, je ne m'interdis pas de discuter de choses et d'autres en jouant. En parlant à bâtons rompus, je me rendis compte que nous habitions la même ville, et que je connaissais plus ou moins bien les institutions où ils exerçaient leurs activités.

Le hasard voulut que les deux femmes fissent équipe contre les deux hommes. Sandra et Corinne trichaient maladroitement au moyen d'allusions qui m'échappaient complètement mais qu'Etienne déchiffrait sans peine et non sans agacement. Je me demandais bêtement pourquoi il leur interdisait de dire «Rodrigue», «petite herbe» ou «joli garçon». Etait-ce une allusion à des aventures extra-conjugales, à des drogues prohibées, à des mœurs dévoyées ? Etienne proscrivait aussi l'emploi de langues étrangères, mais il me précisa qu'il n'y avait pas grand risque de ce côté parce que sa femme n'était pas très compétente en ce domaine. Il ajouta que de toute façon ces indications illicites ne servaient en rien les intérêts de nos adversaires, car son propre silence en disait beaucoup plus.

Que voulait-il dire par là ? Peut-être avait-il la clé du jeu, et en ne disant rien, il me donnait une indication précieuse. Peut-être aussi avait-il un mauvais jeu et d'excellentes raisons de le dissimuler. D'ailleurs, au fond de lui-même, ne faisait-il pas équipe avec sa femme – voire avec les deux femmes – plutôt qu'avec moi ? Ses jeux d'esprit à sens multiples me laissaient perplexe, et je commençais à me demander s'il n'était pas comme ça dans la vie aussi : il parlait de tout sauf de l'essentiel.

Sa femme avait un comportement en miroir : contrairement à Etienne, elle semblait tout dire, ouvertement, sans jeux de mots obscurs. Et pourtant, cette spontanéité devait aussi cacher quelque chose, probablement la même chose que ce qu'Etienne occultait par ses propos au second degré.

Quant à Sandra, on aurait dit qu'elle comprenait tout, comme si elle avait été la vraie sœur jumelle de Corinne et Etienne. Chacun sait que c'est impossible puisque les vrais jumeaux sont toujours de même sexe, qu'ils ont par définition le même âge… et qu'ils sont deux et pas trois. Bien sûr, un écrivain ingénieux a inventé les «trumeaux», mais s'il a inventé ce mot, c'est que les trumeaux sont autre chose que de simples triplés. Les biologistes ne savent évidemment rien des trumeaux, mais dans tous les cas de figure, des relations intimes entre trumeaux seraient incestueuses. Et la relation entre Sandra et les deux autres n'était pas intime en ce sens-là, mais seulement dans un sens intellectuel. Comme comptable, je ne peux pas croire à la télépathie, aux trumeaux, à la métempsycose ou aux autres explications irrationnelles de l'empathie. Probablement ces trois-là avaient-ils simplement une tournure d'esprit et une expérience de la vie assez semblables pour pouvoir communiquer entre eux sans que les autres puissent comprendre. Autrement dit, ils avaient tous trois connaissance de quelque chose – peut-être un simple fait – qui m'apparaissait comme un mystère. Bien plus tard, Etienne m'a expliqué que les scientifiques font une distinction entre deux types de questions : les problèmes, qui ont une solution ou qui sont susceptibles d'en recevoir une d'après les méthodes scientifiques connues, et les mystères, qu'on ne peut pas formuler clairement et auxquels on ne peut par conséquent pas proposer de réponses claires.

(à suivre)